

## Remerciement

Monsieur le Recteur,  
Monsieur le Délégué Général,  
Chères collègues, chers collègues,  
Chères amies, chers amis,

Je veux maintenant répondre, selon la convention, « *d'une voix étranglée par l'émotion* », de mise en une telle circonstance.

Je suis en effet ému, mais aussi gêné, parce que j'ai la sensation que l'événement qu'il m'est donné de vivre est un peu surdimensionné.

À l'acte III de *Lohengrin* – puisque 2013, c'est l'année Wagner – le chevalier Lohengrin s'écrie :

*Eh bien je vais parler puisqu'on l'ordonne,  
Le Graal m'envoie et j'ai suivi sa loi,  
Mon père Parsifal, porte sa couronne,  
Et Lohengrin, son chevalier, c'est moi!*

Je vais parler puisqu'on l'ordonne, j'ai même préparé un discours, puisque tout le monde s'y attend. Mais je crains, tout en respectant la convention, d'échapper quelque peu au style convenu.

Le remerciement est un genre littéraire, comme l'éloge – comme le double éloge que je viens d'entendre – et rares sont les individus qui peuvent prétendre y avoir échappé. En tout cas si j'ai cru longtemps l'éviter (je n'ai jamais eu de décoration, c'est la première), aujourd'hui je ne peux pas reculer. Je sais qu'il faut suivre les lois du genre : capter la bonne volonté de l'auditoire, évoquer quelques souvenirs personnels, remercier les ami(e)s et personnalités présents et les absents, structurer l'ensemble en trois parties, émailler le tout de quelques citations bien choisies et bien senties. Je ne suis sûr ni de vouloir ni de pouvoir faire tout cela.

Me voici donc Chevalier et Retraité. Je dois dire que je suis aussi peu préparé à l'un qu'à l'autre – et peut-être ne suis-je pas encore totalement ni l'un ni l'autre.

Me voici aussi fêté, et de manière exceptionnelle. Je ne m'y attendais pas non plus – enfin, plus exactement, pour moi rien de tout cela n'allait de soi.

D'ailleurs j'espère qu'il ne vous échappe pas que ces deux termes –chevalier et retraité – portent une contradiction : l'un est tourné – en apparence en tout cas – vers l'action (le chevalier est *au service*, c'est dans le service qu'il accomplit des prouesses), l'autre vers l'inaction (le retraité n'est plus en service, il est même parfois *hors service*, ou se sent tel, en droit de, ou censé se sentir tel).

Cette contradiction, au moins virtuelle, m'inspire quelques réflexions que je voudrais partager avec vous car elles justifient le remerciement que j'adresse au Recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie, qui me « salue » par cette cérémonie si spéciale, et au gouvernement de la France qui me décore aujourd'hui.

### ***Le gamin de Paris***

Je suis un gamin de Paname, né rue des Lombards, au coin du boulevard Sébastopol, quartier alors chaud du centre – et d'ailleurs je cultive souvent, dans ma manière de parler, des expressions argotiques qui signalent cette origine. J'ai fait ma petite scolarité rue d'Alésia, ma première communion à Saint-Médard, mes études secondaires au Lycée Rodin. J'ai grandi, à l'époque où Paris était une agglomération de villages, dans les quartiers périphériques du sud de la ville, le 14<sup>e</sup>, le 13<sup>e</sup>, quartiers populaires qui n'avaient encore connu ni métissage ni créolisation, dans le décor matériel et l'environnement humain que vous pouvez voir encore sur les photos de Robert Doisneau, qui m'ont toujours donné l'impression d'être presque des photos de famille, même si ma famille lorsqu'elle photographiait – et cela a toujours été une tradition dans la famille – était loin d'avoir les moyens techniques et artistiques de Robert Doisneau !

Un détail ne doit pas vous échapper : bien que né à Paris, j'appartiens à ces arrondissements à deux chiffres qui marquent encore, par rapport à ceux qui vont de 1 à 09, la périphérie et cette opposition centre – périphérie m'a toujours paru importante. Fils, petit fils et arrière petit fils d'émigrés de l'exode rural des provinces de France (Auvergne, Bretagne, Alsace) au 19<sup>e</sup> siècle, je devais devenir, pour mes géniteurs, par ma réussite scolaire et professionnelle, le symbole de la « montée à Paris », dans tous les sens du terme.

Si je laisse de côté les promenades délicieuses et multiples, en compagnie de mon grand-père avec lequel j'arpentais absolument tout Paris, mes premières incursions (en solo ou avec des copains, mais hors du chaperonnage familial) eurent pour destination le « centre ». Il fallait

prendre d'abord ce que ma grand mère appelait « le petit train » connu aussi comme « la ligne de Sceaux », qui nous propulsait à la Gare du Luxembourg, alors vaste hall enfumé. En sortant dans cet autre monde, traverser la rue Gay-Lussac – qui était déjà assez périlleuse à traverser – , c'était franchir le Rubicond. (Sans prétendre me mettre sur le même plan que Jules César, cette comparaison n'a pour but que de souligner la difficulté, et le caractère irrévocable, du geste.) Là, commençait l'aventure.

Comme vous le voyez, on n'échappe pas à son destin et au terme de ma carrière – Xavier North et Bernard Cerquiglini l'ont rappelé, elle m'a mené tout autour du monde, non seulement comme *globe-trotter* (*globe-trotteur* ou *trotte-globe* ?), pour voyager, m'instruire, et travailler, mais aussi pour connaître des pays très différents où j'ai choisi de résider assez longtemps pour m'y installer et tenter d'en comprendre la culture de l'intérieur – c'est à ce Rubicond que je suis revenu dans la dernière étape et il m'a fallu le franchir encore aujourd'hui.

J'ai donc fait mes études supérieures « au centre » de Paris, dans l'ambiance des « prépas » des prestigieux lycées du quartier, Louis-le-Grand, Henri IV, et des grandes Écoles, et soutenu ma thèse à la Sorbonne, ce qui a sans doute fait de moi un produit plutôt conventionnel intellectuellement, assez imbu de sa culture et de sa personne. J'aurais pu le rester, mais c'était sans compter sur le hasard qui fait bien les choses lorsqu'il est secondé par un désir secret, par une volonté inconsciente mais forte. Si j'avais compris que la réussite se faisait au centre, j'allais bientôt découvrir l'importance des périphéries.

J'ai vécu 17 ans au Mexique. Comme le dit un éditorial du *Français à l'université*, qui est en ligne au vu et au su de tout le monde, j'ai aussi passé 17 ans à l'Agence universitaire de la Francophonie, qui est un pays, le pays des pays, mais aussi un non-pays – je veux dire un environnement dans lequel on apprend à dépasser les identités nationales et la notion même de frontière.

Ainsi ma carrière s'est constituée autour de deux découvertes existentielles essentielles, deux ouvertures successives : l'ouverture à l'autre par la pratique de la coopération bilatérale, dans le cadre du ministère français des Affaires Étrangères (Turquie, Mexique) ; la découverte du multilatéral, à l'Agence universitaire de la Francophonie.

Ceci divise naturellement ma carrière en trois parties : celle de ma formation parisienne, celle du Ministère des Affaires Etrangères, celle de l'Agence universitaire de la Francophonie.

J'ai déjà dit un mot des deux premières. Sur ma trajectoire à l'Agence universitaire de la Francophonie, je voudrais souligner qu'elle fut une aventure extraordinaire.

J'ai commencé tout seul. Au début, à Montréal, seul aux manettes de ce qu'on appelait alors « les études françaises », j'étais à moi-même mon propre service, sans aide mais aussi sans budget propre – je devais demander au recteur, pour toute publication ou tout voyage, un financement bricolé au coup par coup sur divers budgets – et sans moyens matériels : mettre en réseau les départements d'études françaises, à la belle époque du courrier postal et du fax, s'avérait une mission impossible. Comme toute mission impossible, elle méritait d'être tentée. Elle le fut, sous la forme du bulletin *le Français à l'université*. J'ai eu la chance de l'entreprendre au moment où se généralisaient les nouvelles technologies – Internet et le courrier électronique – qui m'ont permis de tisser des liens entre tous les enseignants de français dans le monde. Voilà ce qui m'a poussé, avec d'autres, à creuser cette idée de la « francophonie universitaire » que vous avez évoquée, Monsieur le Recteur, et que j'ai été amené à construire, mais aussi à déconstruire car j'ai toujours compris la francophonie – le meilleur de la francophonie, en tout cas, ce qui la justifie et justifie qu'on se batte pour elle – comme une remise en cause du modèle centralisateur, une critique des idées reçues sur la francophonie, mais aussi comme une écoute – et une valorisation – des pluriels de la francophonie, de toutes les périphéries.

Grâce à l'appui des recteurs, en particulier de la rectrice Michèle Gendreau-Massaloux, ce projet a grandi, s'est étendu aux réseaux de chercheurs sur la langue, puis sur les littératures, puis sur les cultures, a mobilisé un personnel plus important, est devenu un programme spécifique, puis une direction en tant que telle, et enfin – encore mieux – un des pôles stratégiques de l'Agence universitaire de la Francophonie.

On a souvent comparé l'Agence universitaire de la Francophonie à une famille : je crois pour ma part qu'il serait plus exact de la considérer comme une maison, ce qui est plus large qu'une famille, mais aussi moins contraignant : on peut la quitter et y revenir. La maison contient la famille mais ne s'y limite pas. La maison n'est pas une école, ni une caserne, ni un patronage : elle ne dispense pas une idéologie

particulière. Elle n'enrégimente pas. Ainsi lorsqu'il a été question de transformer les réseaux de chercheurs en une forme plus souple et plus moderne, plus accueillante, sans esprit de chapelle, j'ai proposé au recteur plusieurs termes : il a choisi celui de *domaine* pour les chercheurs, en me disant « parce dans domaine on entend *domus*, la maison : il faut qu'ils se sentent chez eux à la fois dans l'Agence universitaire de la Francophonie et dans le champ de recherche défini ».

L'Agence universitaire de la Francophonie est avant tout un lieu où on se sent chez soi. Ce lieu doit être entendu non comme un singulier – bien que singulier, certes, il le soit – mais comme un pluriel, non comme une maison, mais comme plusieurs maisons à la fois car dans toutes les antennes et implantations de l'Agence universitaire de la Francophonie j'ai expérimenté cet accueil et cette reconnaissance.

Ce fut une aventure extraordinaire. Au moment où je la quitte je voudrais remercier en tout le monde en bloc et chacun individuellement. Amis, collègues, ex-collègues devenus amis : beaucoup sont loin, beaucoup cependant ont pu venir aujourd'hui à l'appel du recteur : je les remercie, en particulier Michèle Gendreau-Massaloux – dont je suis extrêmement honoré de saluer la présence ici – qui a su me convaincre de ne pas rester à Montréal dans une université, puisque j'en ai eu un moment la tentation, où je n'aurais pas eu l'occasion de réaliser un parcours de large projection internationale, comme je l'ai fait dans le cadre de l'Agence universitaire de la Francophonie.

### ***Tircis : l'invitation à la retraite***

*Tircis il est temps de penser à faire la retraite...<sup>1</sup>*

Ce vers célèbre de Racan a valeur d'avertissement, et même d'éthique ; malheureusement les vers qui suivent sont plus plats :

*La course de nos jours est plus qu'à demi-faite,  
Il est temps de jouir des délices du port.*

À mon avis, la retraite ne saurait être seulement dans la jouissance d'un repos mérité. Certes, elle est considérée comme un droit ; pour moi elle est plutôt un devoir, je dirais presque une impérieuse nécessité : il existe un devoir de retraite, comme il existe un devoir de diffusion et surtout un devoir de transmission, auquel d'ailleurs il est lié.

---

<sup>1</sup> Racan, « Stances sur la retraite »,

Si j'ai demandé ma retraite c'est parce que je suis convaincu qu'il faut savoir laisser la place. C'est important plus encore pour nos générations qui sont celles du *papy boom* après avoir été celles du *baby boom*, espérons en tout cas que ce soit un *happy boom*. Ce ne peut l'être que si ma génération, encombrante en nombre d'individus dans la société – nous en avons tous les jours des exemples – sait se retirer, accepte de se mettre entre parenthèses. Être en retraite c'est donc d'abord savoir rester en retrait.

Qui passe le relais transmet, mais aussi se retire : il s'efface au profit de celui qui aura les moyens de courir plus loin et plus longtemps. Vouloir rester à occuper le poste alors qu'il « est temps » – comme dit le poète – de s'effacer serait aussi absurde que, pour apprendre le vélo à quelqu'un, de se mettre devant lui pour l'empêcher de rouler.

En particulier je souhaite rendre hommage à mon successeur, que je salue ici – et que je remercie d'avoir fait ce voyage puisqu'il est, comme moi à mes débuts, basé à Montréal – car sa présence me semble très symbolique du « passage de relais » que je tiens à faire ici, et qui est à mes yeux l'aspect le plus important peut-être de cette cérémonie. Elle n'est pas axée, pour moi, uniquement sur l'hommage que vous me rendez ici – j'y suis pourtant très sensible – mais sur la célébration d'un passage, d'une transmission. Je souhaite, si vous le permettez, Monsieur le recteur, que cette cérémonie soit aussi l'occasion de *saluer* Stéphane Grivelet, et de le remercier d'abord d'avoir accepté ce poste qui représente, dans les conditions actuelles, un véritable défi à relever.

Mais retraite ne me semble pas devoir signifier non plus, après avoir été dans l'action, rester dans l'inaction, ou pire encore, cultiver la rancœur de se sentir relégué au magasin des accessoires inutiles, ou encore se contenter de vacances dans des paradis touristiques, comme l'image que les médias nous renvoient des retraités du *papy boom*.

Dans le dernier chapitre du roman de Voltaire, lorsque Candide accompagné de ses amis, le baron, de Pangloss, Martin et Cacambo, de Cunégonde et de la vieille, s'installe dans une petite métairie sur le rivage de la Propontide, pour se reposer des épreuves qu'ils ont traversées, il prend sa retraite, mais voilà le résultat :

*L'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire : « Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? [...] Vous avez raison, dit Pangloss : car, quand l'homme fut mis dans le jardin*

*d'Éden, il y fut mis **ut operaretur eum**, pour qu'il travaillât, ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. - Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »*

Vous connaissez la suite : le recteur l'a déjà citée dans un récent discours : « il faut cultiver notre jardin ». Et notre jardin ne doit pas être entendu dans un sens égoïste : notre jardin, c'est celui de nous tous.

Ainsi la retraite me paraît pouvoir être une éthique. Non pas seulement nécessité, mais devoir, moral et philosophique : après l'action, temps de la réflexion, qui n'est pas toujours possible lorsqu'on est *dans l'action*. Passer la main, ce n'est pas non plus laisser tomber, se désintéresser de la situation que l'on quitte. C'est aider au passage, si nécessaire et seulement si nécessaire. C'est en tout cas ce que je souhaiterais faire : trouver la bonne distance, également éloignée du trop que du pas assez, pour être disponible sans pour autant s'imposer.

### **Le Chevalier**

Après ces mots sur le retraité, un mot, pour finir, sur le chevalier.

L'ordre des Arts et des Lettres récompense « *les personnes qui se sont distinguées par leur création dans le domaine artistique ou littéraire ou par la contribution qu'elles ont apportée au rayonnement des arts et des lettres en France et dans le monde.* »

Vous avez montré, cher Xavier, cher Bernard, que ma carrière a été vouée au rayonnement des arts et des lettres non seulement en France, mais dans le monde. Et pas seulement des arts et lettres de la France, mais de ce qui, de la France, peut être valable, utile ou profitable, pour d'autres cultures. La nuance est de taille.

À cet égard, je voudrais signaler un détail intéressant. La décoration de l'ordre des Arts et des Lettres a la particularité d'être la seule décoration française dont l'avert ne porte pas l'effigie de la République. En effet, alors que sur toutes les autres décorations nationales, le côté face de la médaille montre les mots *République française* entourant l'effigie de la République, sur le coussin vert émeraude des Arts et des Lettres, en revanche, l'avert de la médaille affiche les mots *République française* autour d'un creux dans lequel se détachent simplement les initiales entrelacées AL (Arts & Lettres). L'effigie de la République est au revers de la médaille. Pour expliquer cette étrange particularité, je me plais à citer ici les actes d'un colloque qui apportent l'explication suivante :

*La raison en est peut-être de montrer l'universalité des arts et des lettres dans le monde.<sup>2</sup>*

Cette interprétation me plaît, et je suis fier de porter un insigne qui, au lieu de placer en avant le symbole de la nation, met l'accent sur l'universalité de l'insigne, qui soumet l'identité nationale au rayonnement dans le monde et à l'écoute des autres cultures et des autres identités.

Toute ma reconnaissance va à ceux qui ont fait le choix de cette décoration.

Pour conclure, je ne peux résister au plaisir de citer la devise de la Monnaie de Paris, car je la trouve savoureuse :

*ICI, ON FRAPPE LA MONNAIE ET LES ESPRITS*

Cette formule lapidaire – c'est le cas de le dire –, frappée comme un sceau, étrange car elle repose sur une figure de style audacieuse<sup>3</sup>, est elle-même destinée à frapper les esprits.

Si la remise d'une décoration a aussi vocation à frapper les esprits, c'est moins l'esprit du récipiendaire, me semble-t-il, que ceux des spectateurs. La reconnaissance qu'exprime la médaille, et surtout la fête magnifique que vous m'offrez aujourd'hui, c'est aussi la reconnaissance d'une capacité, dans l'ordre de la transmission, à frapper les esprits. Et c'est aussi une invitation à continuer à servir.

C'est pourquoi je vous en remercie tous très sincèrement.

Paris, 24 janvier 2013.

---

<sup>2</sup> Régis Singer, « Les insignes de l'ordre des Arts et des Lettres », dans Pierre Mollier (dir.), *Un demi-siècle en l'honneur des « Arts et Lettres »*, « Actes du colloque pour le cinquantenaire de l'ordre des Arts et des Lettres », n° hors série de la revue *La Phalère*, Paris, 2009, 112 p.

<sup>3</sup> Zeugma qui rappelle le fameux vers de Victor Hugo : « vêtu de probité candide et de lin blanc ».